

24 images

24 iMAGES

Insurrection féministe *Under the Shadow* de Babak Anvari

Céline Gobert

Number 178, July–September 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82823ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gobert, C. (2016). Review of [Insurrection féministe / *Under the Shadow* de Babak Anvari]. *24 images*, (178), 59–59.

Under the Shadow *de Babak Anvari*

INSURRECTION FÉMINISTE

par Céline Gobert

Utiliser le genre horrifique pour traduire la dimension anxiogène d'une période noire de l'Histoire ou d'une dynamique relationnelle n'est pas nouveau. *Under the Shadow*, premier film de l'iranien Babak Anvari, basé à Londres, rappelle ainsi par de nombreux aspects *Le Labyrinthe de Pan* de Guillermo Del Toro ou encore *The Babadook* de Jennifer Kent. Dans le premier, Del Toro se servait également des angoisses d'une petite fille, pour évoquer quant à lui les horreurs du franquisme. Dans le second, le monstre qui hantait la maison du couple mère/fils illustre aussi l'état mental d'une femme endeuillée au bord de la crise de nerfs.


Dans *Under the Shadow*, Shideh (Narges Rashidi) a perdu sa mère il y a six mois. Au-dehors, le conflit Iran/Irak (1980-1988) fait rage et les missiles irakiens menacent à tout moment de venir réduire en cendres l'appartement où elle tente de protéger sa fille Dorsa. C'est d'emblée dans la terreur quotidienne des habitants de l'immeuble que le cinéaste Babak Anvari vient puiser le caractère oppressant du film : des sirènes qui retentissent soudainement, des lumières qui s'éteignent brusquement, et un souterrain qu'il faut vite regagner pour survivre. Facile dans une telle atmosphère de perdre la tête et de croire aux djinns, ces créatures surnaturelles issues du folklore arabe qui se déplacent « dans le vent, là où il y a de la peur et de l'anxiété ». Anvari nous plonge dans une horreur très polanskienne où l'appartement devient très vite le lieu de tous les dangers avant de lâcher les vannes dans un final suffocant et d'une rare beauté où Shideh se débat dans les méandres d'un immense voile vorace. Le film est une vraie réussite : d'une grande puissance émotionnelle, il multiplie les lectures passionnantes (politique, féministe, métaphorique) tout en restant formellement efficace et effrayant.

Comme c'est souvent le cas dans les films d'horreur à dimension sociopolitique (exemple : *A Girl Walks Home Alone at Night* d'Ana Lily Amirpour, qui se servait de la figure du vampire pour évoquer la vie en Iran), le surnaturel vient ici exprimer les démons intérieurs de personnages au bord de l'implosion, terrifiés et isolés. Ainsi, à mesure que leurs voisins quittent la ville pour se protéger, Shideh et sa fille, qui s'entêtent à rester dans l'appartement pour retrouver une poupée perdue, sont de plus en plus apeurées, en proie à mille angoisses. Anvari exploite cette peur, et une tension qui va crescendo, pour nourrir son imagerie de cauchemar et de paranoïa où grouillent fantômes et démons, parfaites métaphores des drames qui s'acharnent sur cette mère en colère.

Le film débute d'ailleurs au cœur des frustrations de l'héroïne opprimée : un universitaire lui annonce, d'un ton paternaliste et condescendant, qu'elle ne sera jamais médecin. La raison invoquée ? Son passé d'activiste politique... On sent bien pourtant que le fait qu'elle soit une femme pèse lourd dans la balance. Ce ne sera pas la seule scène à venir illustrer les conditions de vie de la femme iranienne. Un voisin se plaindra de sa façon



trop « féminine » de (mal) fermer la porte du garage, elle qui est « la seule femme de l'immeuble à conduire ». Plus tard encore, elle sera arrêtée après avoir couru dans la rue (afin d'échapper à son appartement hanté!), et ce... parce qu'elle ne porte pas son tchador. « Rien ne devrait faire plus peur à une femme que de « s'exposer ». Vous devriez avoir honte », lui dit-on. La violence et le caractère oppressant du film font constamment écho à l'ambiance qui règne dans une société coercitive et toujours très sexiste. *Under the Shadow* déploie ainsi un aspect féministe pour le moins intéressant puisque la bataille contre le surnaturel que mène Shideh lui permet de faire sortir toute la colère accumulée - et refoulée - envers les institutions, les hommes de son entourage, et son mari Iraj (Bobby Naderi), lui-même médecin, à qui elle en veut de ne pas comprendre les limites que lui impose leur société patriarcale.

En plus d'être pour elle une façon de rester vivante au cœur d'un pays sclérosé, la lutte de Shideh poursuit le grand rêve politique des femmes iraniennes. « Les morts ne rêvent pas... », dit-elle. Elle se range ainsi aux côtés des autres combattantes féminines qui s'émancipent dans le cinéma iranien depuis quelques années. Des femmes fortes d'Asghar Farhadi (*Une séparation*, *Le Passé*) à celles de Jafar Panahi (*Le Cercle*, *Hors jeu*) en passant par les héroïnes d'*Au Revoir* de Mohammad Rasoulof ou *The Day I Became a Woman* de Marziyeh Meshkini pour ne citer que celles-là, les Iraniennes ne cessent de se battre pour imposer leur identité et gagner leur liberté. 

Iran, Jordanie, Qatar, Grande-Bretagne, 2016. Ré. et scé. : Babak Anvari. Ph. : Kit Fraser. Mont. : Christopher Barwell. Son : Alex Joseph. Mus. : Gavin Cullen, Will McGillivray. Int. : Narges Rashidi, Avin Manshadi, Bobby Naderi, Ray Haratian, Arash Marandi. 84 minutes.